

CHRONIQUE.

J'arrive de la Capitale de la Puissance du Canada, et j'ai à mon regret fait le trajet allant et venant en chemin de fer.

Inutile de dire, que mon antipathie contre les voies ferrées, n'a pu que s'accroître, car outre l'agrément de passer 24 heures sans autre perspective pour se raccommoquer l'estomac, que de se serrer le ventre avec une ceinture, et manger de la neige, le convoi est déraillé à 10 milles des habitations. Pour compenser ce léger incident, nous avions à lutter contre un coquin de froid, qui me paraissait remplir sa part accoutumée du programme obligatoire d'un voyage en hiver sur le Grand Tronc.

Allez maintenant chercher des inspirations, recueillir même vos idées, essayez pour un moment de prendre des notes, votre crayon se met à décrire des arabesques, des desseins que l'imagination vagabonde d'un artiste n'a jamais pu concevoir.

Et vous l'heureux possesseur d'un capot en fourrures, si le thermomètre est un peu au-dessous du zéro, dix yeux assassins sont immédiatement braqués sur vous, ayez dans votre sac de voyage une gozard bien rempli, faites sauter le bouchon, un claquement de mâchoires semblable à celui des requins, lorsqu'ils sentent leur proie, se fait entendre derrière vous.

Je montre une blague en vision gonflée d'un tabac canadien en renommée, de suite vingt pipes font voir leurs têtes menaçantes, bon gré mal gré, vous faites les frais, et pour paiement vous êtes asphyxié dans des tourbillons de fumée, qui vous obligent d'ouvrir les portes et les croisées, ayant pour résultat un rhume de cerveau, et d'estomac. En voyageur prudent, emportez vous dans le fond de votre malle un saucisson allemand bien épicié, bien enveloppé, ne commettez pas la bêtise de l'hibler, personne ne vous fera l'injure de croire que c'est une garçette, ou un bâton de policeman, dissimulé ainsi pour votre protection.

Le temps de l'écrire, votre saucisson n'est plus qu'une lettre morte, un couteau poignard qu'un complaisant voisin vous passe, en règle la distribution.

L'anglais en tête, l'allemand le dévore, et vous homme bien appris, la ficelle qui attachait le nez plus ultra de la gourmandise l'ambalgamée, vous reste bientôt en partage.

Un formidable *Capital*, accompagné d'un *gala* de basse profonde sont la manifestation de la reconnaissance des indigènes qui vous entourent. Couchez le King de la route, à Prescott par exemple, chez le plus honnête hôtelier de l'endroit, et le matin, à peine ouvrez vous la bouche, pour prendre une bouchée, que le cri *all on board*, vous entre dans les oreilles d'une manière assommante.

Vite, vous abandonnez la table sur laquelle vous jetez un dernier regard de tendresse, l'aubergiste vous intercepte le passage, en présentant son bilan.

L'examinez vous, un *hurry up*, vous anéantit, vous payez sans regarder, c'est là le point important, la farce est jouée.

Une fois dans les chars, vous ouvrez votre portefeuille : \$2.50, ont pris le chemin de l'exil. Ici réflexions philosophiques sur l'instabilité des choses humaines.

lière pensée à l'adresse du Ministre des Finances, qui a probablement prévu notre lottier que les écus n'allaient valoir dans quelques semaines que 40 cts, et les trente sous 20 cts.

2ième Pensée.—Reporter ses souvenirs aux temps Bibliques, se rappeler que notre maître d'hôtel s'appelle Daniel, et que loin comme son homonyme d'être tombé dans la fosse aux lions, ce sont par antithèse les voyageurs qui sont tombés dans la fosse à Daniel.

C'est en nous occupant l'esprit de pensées aussi salutaires et chrétiennes que vous vous rendez au siège du Parlement Fédéral.

Ottawa, wa wa comme le prononce mon ami P****M D. C. qui en certains moments aime toujours à faire résonner les consonnes, est un pays de cocagne, pour les barbiers et les hôteliers. J'augure beaucoup de bien sous le rapport de la moralité publique, dans cette ville, vu le nombre d'hôtels (lisez autels) que l'on y rencontre. Tout le monde connaît la bonne fortune d'Ottawa. Destinée à ne progresser suivant le cours ordinaire des choses, que d'une manière extrêmement lente, une décision royale est venue lui donner un élan, dont elle a su profiter.

La construction des magnifiques bâtisses du Parlement a laissé plusieurs millions sur la place, les terrains ont augmenté en valeur, les capitalistes ont fait fortune, et présentement il ne reste plus aucun vestige de l'ancien Bytown.

Délegants villas se sont élevés sur des emplacements, qui étaient sans valeur il y a 15 ans, des rues larges et droites sillonnent la ville de tous côtés, et Ottawa dans ses jours de fête, telle que je l'ai vue, offre assez d'agrément au touriste.

C'était la veille de l'ouverture des Chambres. On sentait l'activité, au romue ménage, à la multitude d'étrangers qui allaient et venaient dans les rues de la Capitale, que le grand événement de l'année devait bientôt s'accomplir.

La session! Quelle nouvelle consolante pour les épiciers, les tailleurs, les cordonniers, le petit et le gros commerce. Il est vrai que tous ne font pas fortune. Il y a bien quelques déceptions, mais enfin l'espérance est le lot de tout le monde, et je connais nombre de débiteurs qui paient leurs créanciers avec cette vertu théologale.

1870 sera donc une époque mémorable pour Ottawa, car elle a vu, fait inoui dans les annales parlementaires, l'ouverture des Chambres du pays, faite en présence de son Altesse Royale le Prince Arthur.

J'ai assisté à cette fête, qui avait un cachet de magnificence extraordinaire.

Des milliers de personnes encombraient les abords de la salle du Sénat, qui pour la première fois s'est trouvée trop petite.

J'ai craint pendant quelque temps que ma curiosité ne pût être satisfaite, mais un membre de mes amis m'a tiré de la position fâcheuse où j'étais, en me faisant prendre la place l'un de ses confrères qui n'était pas encore rendu à son poste.

J'avertis ici les électeurs du comté, dont j'ai représenté, *pro tempore*, le candidat élu dans le cas où il y aurait réclamation, contre cette innovation; que leur intérêt ont été sauvegardés, Le coup d'œil dans la Chambre était féérique. Je ne vous ferai pas la description de cette fête, dont tous les journaux ont plus ou moins bien parlé.

Je vous dirai seulement, que je n'ai jamais vu de ma vie autant de jolis bas, de blanches épaules, de décorations, et de dorures.

Ça éblouissait, ça donnait le vertige, surtout à ceux qui portaient lunettes.

Les diamants miroitaient aux rayons d'un véritable soleil de printemps, les figures resplendissaient de joie, et les femmes

avaient mis à contribution pour la circonstance, toutes les ressources inexpugnables d'un arsenal féminin. On aurait dit d'un écrin des plus riches bijoux, faisant cercle à une couronne d'or.

Aussi le Prince Arthur paraissait-il demander grâce devant ces batteries brevetées, qui blessent toujours, sans danger pour l'existant.

Il fallait chasser des souvenirs de son Altesse Royale, l'heureuse impression que les charmantes américaines avaient créée dans son esprit, si ce n'est laissée dans son cœur, et je vous assure que les Dames Canadiennes y ont noblement réussi.

Parmi les incidents de cette fête, à jamais mémorable, il en est deux qui m'ont surpris singulièrement et qui surprennent tous ceux qui ne sont pas au courant du cérémonial parlementaire. J'avais déjà entendu parler de l'*huissier de la Verge Noire*, mais je ne connaissais pas ses fonctions.

Ah! mais c'est qu'il faut du jarret, et une épine dorsale d'une souplesse étonnante pour remplir une pareille charge.

Je ne sais combien de saluts et de prouesses il a accompli dans un trajet de cent pas, mais le calcul est de nature à dérouter le mathématicien le plus entêté. Il faut que ce soit une qualité héréditaire, car personne ne peut acquérir une pareille élasticité, à moins qu'il ne soit le *fils de son père*.

Les anciens membres alors présents, me dirent qu'il avait bien réussi dans son rôle, j'irai plus loin, car à mes yeux, il a atteint la perfection.

Chacun a sa manière de s'annoncer, mais le Gouverneur, paraît-il, fait annoncer son message aux Chambres des Communes par trois coup de maillet. Que ce soit un usage traditionnel, je veux bien l'admettre, mais la forme du maillet m'a déplu, car il a justement les dimensions, les proportions de ceux dont se servent les marchands de vin pour faire partir les bombes de leur barils. Espérons que la Législature ne s'ajournera pas, sans apporter un changement notable à cet instrument d'ouverture.

J'ai eu l'insigne honneur de contempler les traits du Gouverneur de la Terre de Rupert. Si son nom de baptême, comme le dit Carl Tom, est Bill, il le porte dignement, car jamais teint ne m'a paru plus bilieux, et chose certaine, personne n'a fait plus de bile que lui depuis quelques mois. Pauvre McDougall, il est venu de la terre des neiges, sans pouvoir acheter même une paire de mitaines du plus infime de ses sujets.

Nouveau Moïse, il a entré vu la terre promise du haut de Pembina, malgré que deux hommes de sa suite lui aient apporté trois bosses de bison, et une paire de souliers de bœuf, comme témoignage irrécusable de la fertilité de ce pays tant désiré.

Mon impression est, qu'il n'y mettra jamais le pied, et qu'il mourra avant de fouler ce sol ingrat.

Je l'ai vu, assis sur l'un des sièges de l'opposition, causant longuement avec Luther, ce qui m'a fait croire, que s'il n'était pas déjà protestant, il ne tarderait guère à le devenir.

D'ailleurs, les anciennes amours sont toujours les plus vivaces, et en rémemorant les temps passés il a pensé à ces deux vers.

« Où peut-on être mieux »
« Qu'au sein de sa famille. »

Oubliez d'examiner les différents bureaux, leurs rouages et leurs fonctionnements, et vous n'aurez qu'une idée imparfaite des bâtisses parlementaires.

Le gouvernement s'est tellement occupé depuis quelques années de ses employés, il a tant essayé de faire croire au public que les salaires donnés n'étaient pas en proportion des services rendus, qu'il est tout-à-fait naturel que chacun en cherche la vérification.

J'ai parcouru des bureaux où la besogne, si j'en juge par les documents parlementaires, est énorme, j'en ai vu d'autres dans lesquels le travail est moins lourd, mais la rémunération plus forte, et cependant le nombre des employés est à peu près le même.

Que des membres soucieux des intérêts de leur pays adoptent une politique de retranchement, loin de les condamner, je les approuverai.

Mais une politique de retranchement n'est pas de tailler, de rogner à droite et à gauche les salaires de vieux employés, dont les capacités sont unanimement réclamées, l'intégrité et la sagesse proverbiales.

Si j'interprète bien le mot retranchement et la politique qui y a donné naissance, je suis d'opinion que l'entente de cette politique serait d'éliminer, chasser des bureaux publics ces fils de famille dont les pères n'ont jamais eu d'autre ambition pour eux que celle du célèbre Cochin, qui disait du sien : *Si l'on n'a pas de mérite je le ferai assavoir*.

Aussi combien, par l'effet du patronage d'un nom, y en a-t-il d'assis, pendant six ou sept heures du jour.

Des employés pour tailler des plumes, le public n'en veut guère, et l'on n'a pas besoin de payer des deniers à ceux qui donnent, comme garantie de leur présence au chef du bureau, un chapeau laissé sur un pupitre.

Ce chapitre des *Chapeaux* n'a plus force de loi parmi nous, depuis que son auteur, le Père Gagnon, a cessé de vivre.

Bien rétribuer ses employés, c'est le moyen d'être servi à souhait, pour n'importe quelle administration.

Les Chambres comptent assez de serviteurs zélés, intelligents, intègres, pour que cette politique de retranchement, loin de leur être préjudiciable telle qu'elle l'a été jusqu'aujourd'hui, leur soit au contraire profitable.

Ayez peu d'employés si vous le voulez, mais gardez les bons et payez-les bien, avant peu vous verrez que la machine gouvernementale n'en marchera pas plus mal.

Voilà les quelques réflexions que je me suis cru autorisé à exprimer ici à certains membres qui, animés d'un trop grand zèle du *pro bono publico*, ont commis une injustice criante il y a deux années passées.

Un bon Canadien-Français peut-il laisser la capitale fédérale sans visiter Hull?

Assurément non, ce serait faire preuve d'un manque de courtoisie envers cette portion du Bas-Canada, qui regarde si fièrement le côté Haut-Canadien.

D'ailleurs le voyage, outre l'amusement qu'il nous procure, a son côté instructif.

Le commerce de bois, les moulins à vapeur, les manufactures de toutes descriptions et en tout genre, se sont emparés en maîtres de la place.

Chaque pouce de terrain a été rigoureusement disputé à l'élément, et dans cette lutte corps à corps, l'industrie humaine est sortie triomphante.

Le génie inventif et explorateur de l'Américain a mis à contribution ces pouvoirs d'eau incomparables, et les conséquences de ces entreprises gigantesques qui vous émerveillent,

ont été la création d'une petite ville, dont l'astre, sous le rapport commercial, fera pâlir bientôt celui de la rive de l'autre rive.

Il y a en cet endroit une activité fébrile, dévorante, et Hull voit chaque jour grandir sa prospérité.

Cent quatre-vingt maisons y ont été érigées l'an dernier, les terrains sont vendus à des prix exorbitants, les loyers rapportent de beaux intérêts, cependant ça ne fait que commencer.

Qui peut prévoir l'avenir de cette localité, quand on songe que ce progrès n'est pas factice, qu'il sera durable, autant que les flots de l'Ottawa continueront à couler, vu qu'il puise sa fécondité à une source intarissable, et que pour délégué au commerce de l'intérieur vous avez une population de 15 à 20 milles voyageurs, qui viennent y déverser le trop plein de leurs bourses.

Chaque localité a sa physionomie particulière, et celle de Hull est des plus intéressantes.

Vous y retrouvez à chaque pas les signes distinctifs du caractère français, hospitalité, politesse et enjouement.

Des jeunes gens énergiques, intelligents, ont déjà pris en main la direction des affaires locales, et nul doute qu'avant peu la fortune et le succès souriront à leurs efforts.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait encore la place pour la jeunesse canadienne, au contraire, les avantages pour se faire une position enviable, surtout rémunérative, sont infiniment supérieurs à tous ceux des états voisins.

A part cela, Hull fourmille d'amusements en tout genre, assaisonnés par la présence de bons camarades.

Durant la belle saison, ses bosquets vous attirent, ses jardins de plaisance vous retiennent, et n'y aurait-il pour vous d'autre attrait que de faire la connaissance avec la brave et franche figure de J.-Bte. Leduc, notre Barnum Canadien, votre voyage serait amplement payé.

Avant peu Hull aura son journal, ses chroniqueurs, ses chroniques, ses publicistes, que sais-je encore?

La veine est frappée, aux mineurs d'extraire le minéral, car le rendement dépassera toutes les espérances.

AD. OUMET.

La Cour de Révision, siégeant à Montréal, vient de se rendre aux vœux du Barreau et aux exigences de la convenance et de la justice, en décidant que les juges dont le jugement serait porté devant la Cour de Révision, s'abstiendraient d'y siéger.

Le juge récalcitrant est l'honorable Mondelet, président de la dite Cour. Il a annoncé qu'il continuerait de siéger, et il a affirmé sans hésitation, qu'il n'avait pas le droit de s'abstenir de siéger en révision de ses propres jugements.

Il a appuyé sa décision sur cinq points, des mauvais points comme ceux qu'il a mérités en cette circonstance.

Nous sommes persuadés que l'honorable juge n'a pas donné la véritable raison de son jugement. Nous croyons qu'il n'a pas voulu se priver d'une des plus grandes jouissances de sa vie, celle de renverser ses propres jugements.

Cette particularité remarquable du caractère de l'honorable juge est une garantie suffisante pour les plaideurs et leurs avocats : ils peuvent être tranquilles.

Le Navire connu sous le nom de *City of Boston* et parti d'Halifax pour Liverpool, le 25 Janvier dernier, n'est pas encore arrivé en Angleterre. Il est en retard de douze ou quatorze jours. On entretient les plus grandes craintes sur son sort; il pourrait avoir péri dans les tempêtes qu'il ont dû l'assaillir pendant la traversée. Il y avait beaucoup de passagers à bord, entr'autres une quarantaine de marchands de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau Brunswick. Leurs parents et amis sont dans la plus grande anxiété : ils s'attendent à de fatales nouvelles.

M. Chrs. Baillargé, ingénieur civil, a été unanimement réélu surintendant des travaux de la Cité de Québec.

LES CORDONNIERS.

La société St. Crispin a donné un bal, hier soir, dans la salle de ses séances, sur la rue Craig. La recette était destinée à l'achat d'instruments de musique pour la bande qu'ils ont organisée.

Cette société est, paraît-il, plus forte et plus nombreuse que jamais.

Le fait est que les cordonniers sont privilégiés, cette année, ils ne manquent pas d'ouvrage et il faut avouer aussi qu'il n'y a pas une classe plus libérale et qui cherche plus à progresser et à s'instruire. Pendant que toutes les classes de la société souffrent de l'encombrement, les cordonniers ne suffisent pas aux demandes; il y a des boutiques, à Montréal, qui pourraient employer jusqu'à vingt-cinq hommes de plus, chacune.

Il n'est donc pas étonnant que les cordonniers ne se plaignent pas cet hiver, et qu'ils mènent joyeuse vie.

A propos, nous devons dire que nous nous proposons de passer en revue les différentes classes d'ouvriers de Montréal, d'en indiquer le nombre et le progrès, et de faire connaître les œuvres et les succès de ceux qui se distinguent le plus dans certaines branches.

Nous espérons que les ouvriers voudront bien nous aider dans cette tâche, en nous donnant le plus de renseignements possibles. Nous voulons être justes et donner à chacun son mérite.

Il nous semble que le talent et les succès des ouvriers doivent être connus et appréciés comme ceux des professions libérales.